

HISTORIOGRAPHIE ET THÉORIE DE LA RHÉTORIQUE DE L'ANTIQUITÉ AU MOYEN AGE (*)

JAKUB Z. LICHANŃSKI

*Die Geschichtsschreibung war als die
vornehmste Gattung der Kunstprosa
von der Rhetorik aufgestellt...*

Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff

Lorsque Platon, dans *Gorgias* et *Phaedros*, attaquait la rhétorique il démontrait en même temps son omniprésence¹. Quintilien ne partagera plus les doutes du Philosophe et il attribuera à la rhétorique, sinon la première, certainement l'une des principales places dans l'éducation². Enfin Denys d'Halicarnasse, lorsqu'il analyse le style des historiens grecs, écrira comme théoricien et, notamment, comme praticien, auteur du traité *Antiquitates Romanae*³.

Nous nous permettons de rappeler ces faits, assez connus, pour souligner que la rhétorique a joué un rôle particulièrement important dans la vie sociale et surtout, sous l'aspect linguistique, dans la littérature. Or, déjà au XVIII^e s., on écrivait: "Les anciens, si riches en modèles pour l'histoire, ne nous ont laissé qu'un petit nombre de traités sur la manière de

(*) Je tiens à exprimer ma plus profonde gratitude à Mme le Dr. H. Cichocka pour l'aide précieuse qu'elle m'a apportée par ses observations et ses conseils.

¹ Cf. PLAT., *Phaedr.* 261 B.

² Cf. QUINT., *Inst. orat.*, I.9-10; D.L. CLARK, *Rhetoric in Greco-Roman Education*, New York 1957.

³ Cf. DION. HALIC., *Romanarum antiquitatum*; mais *De priscis scriptoribus censura*; E. KREMER, *Über das rhetorische System des Dionys von Halikarnass*, Strassburg 1907, diss.; A.F. LOSEV, *Istorija antičnoj estetiki. Rannij ellenizm*, Moskva 1979, p. 436-445; D.M. SCHENKEVELD, *Theories of Evaluation in the Rhetorical Treatises of Dionysius of Halicarnasse*, "Museum Philologum Londiniense", vol. I, 1975, p. 93-107; R. TURASIEWICZ, *Od ethosu do ethopoi. Studium z antycznej terminologii krytyczno-literackiej u Dionzjusza z Halikarnasu*, Kraków 1975.

l'écrire. Denys d'Halicarnasse et Lucien sont les seuls parmi les Grecs qui aient légué cette tâche⁴.

Ainsi prendrons-nous comme point de départ de nos propos la thèse selon laquelle bien que les rapports entre la rhétorique et l'historiographie aient été très forts, en principe, dans les traités sur la théorie rhétorique l'historiographie n'occupe pas une place d'importance ou bien elle est totalement absente. Dans les réflexions qui suivent nous concentrerons notre attention sur les problèmes formels; en dehors du champ de nos recherches resteront les questions liées aussi bien à la méthodologie de l'historiographie, qu'aux conceptions historiosophiques ou encore à l'aspect éthique de l'histoire⁵. L'étude présente essaie de généraliser des remarques sur la nécessité d'analyser l'historiographie antique et médiévale à la lumière des théories rhétoriques de l'époque, la rhétorique étant comprise comme une théorie du texte⁶.

I

Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff a remarqué que⁷:

“Die Geschichtsschreibung war als die vornehmste Gattung der Kunstsprosa von der Rhetorik aufgestellt und auch Aristoteles hatte sie in diesem Stile behandelt”.

L'historiographie est donc considérée comme un genre littéraire à part et ses origines se trouvent dans la théorie rhétorique. Ici, c'est Aristote qui est cité, mais ... Mais, dès lors, commencent les difficultés.

Isocrate⁸ considérait déjà l'histoire comme une oeuvre qui devrait être créée avec un style particulièrement soigné; quelques siècles plus tard

⁴ Cf. JOUVENEL DE CARLENCAS, *Essais sur l'histoire des belles lettres, des sciences et des arts*. T.1-4, Lyon 1757, t.I., p. 33.

⁵ Cf. B. CROCE, *Teoria e storia della storiografia*, (3 éd.), Bari 1927; S. VISMARA, *Il concetto della storia nel pensiero scolastico*, Milano 1924; *Problemi storici e orientamenti storiografici*. Raccolta di studi a cura di E. ROTA, Como 1942; H. HOLBORN, *Greek and Modern Concepts of History*, “Journal of the History of Ideas”, X, 1949, p. 3-13. M. BOUVIER-AJAM, *Essai de méthodologie historique*, Paris 1970.

⁶ Cf. J.Z. LICHANSKI, *Rhetoric and Communication*, “Studies in Logic, Grammar, Rhetoric”, I, 1980, p. 189-195 (p. 192, “Rhetoric is, after all, an arranged system of rules of construction of an unlimited number of texts consisting of a limited combination of correct sentences, arranged according to the purpose the author has set himself”).

⁷ Cf. U. VON WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, *Die griechische Literatur des Altertums*, dans: *Die Kultur der Gegenwart*, Berlin-Leipzig 1905, I, Abt. 8, p. 103.

⁸ L'opinion d'Isocrate a été présentée par U. VON WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, cit., p. 68; F. WEHRLI, *Die Geschichtsschreibung im Lichte der antiken Theorie*, dans: *Eumusia. Festgabe für Ernst Howald*, Erlench, Zürich 1947, p. 65; CH. D. HAMILTON, *Greek Rhetoric and History: the Case of Isocrates*, dans: *Arktouros. Hellenic Studies presented to Bernard M.W. Knox*, Ed. by G.W. BOWERSOCK, W. BURKERT, M.C.J. PUTNAM, Berlin-New York 1979, pp. 290-298. Au sujet de l'historiographie et des historiens grecs cf. aussi F. JACOBY, *Abhandlungen zur griechi-*

Cicéron formulera sa célèbre définition, à savoir que l'histoire est le plus proche à l'éloquence⁹:

“Historia [...est] opus [...] oratorium maxime”.

Cependant, peu avant, dans le même ouvrage, l'auteur de *Tusculanae disputationes* rappelle la définition bien connue d'Aristote, à savoir la différence fondamentale entre histoire et poésie¹⁰. Il en ressort qu'elle se situe dans l'opposition entre la vérité et la vraisemblance. Le principe obligatoire pour l'historien, c'est donc qu'il doit écrire uniquement des faits vrais. Ce principe ne sera pas mis en question par les théoriciens postérieurs de l'historiographie¹¹. On a pu remarquer parfois le fait (répréhensible!) que des historiens s'opposent à ce principe et introduisent dans leurs oeuvres des informations non vérifiées, voire fictives¹².

Revenons à présent au problème fondamental: l'historiographie et la rhétorique. La définition d'Isocrate concerne les questions de style; Cicéron montre les relations entre l'histoire et l'éloquence (*ars oratoria*). L'histoire est-elle dès lors comprise dans la théorie rhétorique?

Ce n'est qu'à partir du II^e siècle après J.-C. que nous rencontrons des formulations très nettes à ce propos:

“Rhetorica species quattuor sunt: iuridicialis, deliberativa, encomiastica, historica [...]”.

Historica [species] vero est, in qua rebus gestis cum ornata narramus, prout gestae sunt”¹³.

Cette remarque a été faite par Rufus, rhéteur sur lequel nous n'avons que très peu d'informations¹⁴. Ajoutons encore que Nikolaos de Myra, qui a vécu au V^e siècle après J.-C. introduit, lui aussi, quatre genres rhétoriques,

schen Geschichtschreibung, Leiden 1956; F. REUSS, *Bericht über die griechischen Historiker mit Ausschluss des Herodot, Thukidydes und Xenophon*, dans: *Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft*, Bd.142, Hrsg. W. KROLL, Leipzig 1909, p. 1-225.

⁹ Cf. CIC., *de leg.*, 1.2.5-6.

¹⁰ ARIST., *poet.*, 1451 b; CIC., *de leg.*, 1.4.

¹¹ Cf. J. WOLFIUS, *Artis historicae penus*, Vol. I-II, Basileae 1579.

¹² Cf. CIC., *de leg.*, 1.4. Cicéron montre ici Hérodote et Théopompe comme ceux qui se sont éloignés du principe d'Aristote.

¹³ Cf. RUFUS, *De rhetorica*, dans: *Rhetores selecti* [...], Oxonii 1676 (première édition!) et réimpression avec de minimales modifications sous le même titre Leipzig 1773. Dans la même édition, p. 187-189 (WALZ, III.447.5-6, 448.1.2): Εἶδη τοῦ ρητορικοῦ ἐστὶ τέσσαρα: δικανικόν, συμβουλευτικόν, ἐγκωμιαστικόν, ἱστορικόν [...] Ἱστορικόν δέ, ἐν ᾧ διηγουμεθα πράξεις τινας μετὰ κόσμου ὡς γεγενημένας.

¹⁴ Cf. O. STÄHLIN, W. SCHMID, *Geschichte der griechischen Literatur* (5 Aufl.), T. II, 2, München 1913, p. 755; T. SINKO, *Literatura grecka*, T.III.1, Kraków 1951, p. 297.

adoptant justement, comme quatrième le genre historique (γένος ἱστορικόν)¹⁵.

Ainsi devons nous aborder ici des questions extrêmement importantes: 1° Aristote parlait-il du genre historique comme d'un genre particulier?, 2° quelle importance faut-il donner à ces deux déclarations, et à celle de Rufus notamment?

Nous commencerons par le deuxième problème. Le traité de Rufus *De rhetorica*, en tant qu'ouvrage anonyme, a été imprimé dans le recueil *Rhetores selecti* publié d'abord à Oxford en 1676 et, par la suite, à Leipzig en 1773. O. Stählin, W. Schmid et T. Sinko attribuent sa paternité à Rufus¹⁶. Stählin et Schmid mettent également en évidence que:

“die vier μέρη λόγου bieten nichts Besonders, wohl aber die kurze Einleitung, in der ein eigenes γένος ἱστορικόν der Beredsamkeit aufgestellt wird”¹⁷.

Rufus de Périnthos serait ainsi le premier rhéteur à admettre l'existence de quatre genres dans la théorie rhétorique. Mais Aristote ne se prononce-t-il pas à ce sujet?

Dans sa *Rhétorique* il n'établit que trois genres: genus iudiciale, genus demonstrativum, genus deliberativum¹⁸. Dans les écoles de la rhétorique grecque, romaine et byzantine on ne mentionne que trois genres rhétoriques¹⁹: les déclarations de Rufus de Périnthos, et ensuite de Nikolaos de Myra, sont donc des innovations quant à la théorie rhétorique. Il faut cependant remarquer que c'est précisément Aristote qui montre le genre de style

¹⁵ Cf. WALZ, VII.794: 4. ζ. Οἷον ἡ ἔκφρασις· τὸ παρὸν δὲ τοῦτο παράγγελμα οὐ περὶ τῶν ἐναγωνίων ἐστὶ διηγημάτων, ἀλλὰ περὶ τῶν ἀπλῶς, ἱστορικῶν φνμι καὶ πανηγυρικῶν ἀντιδιαστέλλομεν γὰρ τὸ ἱστορικὸν τοῦ πανηγυρικοῦ, Ἀριστοτέλει ἐξακολουθοῦντος, τέταρτον τοῦτο εἶδος ἐπείσάγοντι ῥητορικῆς· τὰ δὲ ἐφεξῆς εἰρημένα Ἑρμογένει περὶ τῶν ἐναγωνίων προϊόντες σὺν θεῷ ἐπιδείξομεν, ἰστέον μέντοι, ὡς ἐκφραζοντές τινα μάλιστα τότε διατυπώσομεν διὰ τὸ ἐνάργειαν τηρικαῦτα ποιεῖν βούλεσθαι. Cf. H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, München 1978, vol. 1, p. 105; KLEINE-PAULY, Stuttgart 1970, Lfg 19, col. 111-112.

¹⁶ Cf. note 12. Aussi RE, zweite Reihe [R - Z], erster Halbband. Stuttgart 1914 — ici justement advient l'identification de Rufus avec Rufus de Périnthos.

¹⁷ Cf. STÄHLIN, SCHMID, cit., p. 755.

¹⁸ Cf. ARIST., *rhet.*, 1358 b 1 — 1359 b 29; K. VON FRITZ, *Aristotle's Contribution to the Practice and Theory of Historiography*, Los Angeles, Berkeley 1958, dans: “University of California Publications in Philosophy”, vol. 28, n. 3, pp. 113-138.

¹⁹ Nous ne trouvons pas de remarques à ce sujet dans des études sur la rhétorique comme, entre autres, J. MARTIN, *Antike Rhetorik. Technik und Methode*, München 1974; H. LAUSBERG, *Handbuch der literarischen Rhetorik*, (2 Aufl.), München 1973. Ce problème était cependant soulevé par P. SCHELLER, *De hellenistica historiae conscribendae arte*, Lipsiae 1911, pp. 64-65; Aussi R. VOLKMAN, *Die Rhetorik der Griechen und Römer in systematischer Übersicht* (2 Aufl.), Leipzig 1885, pp. 24-25, parle de “γένος ἱστορικόν”, mais ne le précise pas de plus près (il mentionne seulement la possibilité de le lier avec “γένος ἐπιδεικτικόν”).

devant caractériser une oeuvre scientifique²⁰. Lucien, en parlant du style d'un ouvrage historique, montrera la nécessité de se servir d'un style posé, voire impassible; il se rapprochera donc quelque peu des remarques d'Aristote²¹. Ces remarques concernent cependant le style de l'énoncé et sont liées au domaine de l'élocution (*elocutio*). En tout état de cause, l'historiographie devra donc être considérée comme un domaine de la littérature soumis, comme tout autre, aux principes de la théorie rhétorique. Jusqu'au II^e siècle de notre ère, elle n'a cependant pas été l'objet d'une théorie spécifique et ne possédait donc pas de règles particulières.

Si l'on considère toutefois, les aspects stylistiques, la spécificité de l'historiographie a été consciemment prise en considération dès le III^e s. av. J.-C., dans les oeuvres de Pseudo-Démétrios et de Denys d'Halicarnasse (I^e s. av. J.-C.).

Le traité de Pseudo-Démétrios *De elocutione* est important car, pour la première fois dans un traité rhétorique, l'auteur introduit et analyse la période historique²². Quant au style (léksis) on distingue deux genres: "léksis eiroméne" et "léksis katestramméne"; "léksis eiroméne" se caractérise par le fait qu'elle n'est pas soumise aux rigueurs d'une construction établie à priori, mais s'achève avec l'objet de l'élocution; il faut ajouter que cette "léksis" n'est pas rythmée. Ce type de léksis caractérise, entre autres, Hérodote et Hécatee²³. "Léksis katestramméne", par contre, est caractérisée par le fait que les cōlons, ou les périodes, sont soumis aux rigueurs d'une construction sciemment établie et que leurs terminaisons se distinguent par des clauses caractéristiques²⁴. Ce type de léksis apparaît p.ex. chez Thucydide et d'autres historiens postérieurs.

II

Si le Pseudo-Démétrios a une importance fondamentale puisqu'il a créé le premier essai pour une définition de la spécificité stylistique de l'oeuvre historique, c'est Denys d'Halicarnasse qui a discuté ces questions en détail.

Avec ses oeuvres *De priscis scriptoribus censura*, *Epistula ad G. Pompeium*, *De Thucydidis caractere*, Denys a été le premier des grands théoriciens de la rhétorique qui ait analysé le style des historiens Hérodote, Thucy-

²⁰ Cf. ARIST., *rhet.*, 1417 a 19.

²¹ Cf. LUCIAN, *hist. conscr.*, 43-46.

²² Cf. PS-DEMETR., *de eloc.*, XIX-XXI; D.M. SCHENKEVELD, *Studies in Demetrius "On Style"*, Amsterdam 1964; H. CICHOCKA, *Begriff und Grundform der historischen Periode*, "Eos", LXVIII, 1980, pp. 217-227.

²³ Cf. ARIST., *rhet.*, 1409 a 27-31; PS-DEMETR., *de eloc.*, XII; W. SCHMID, *Über die klassische Theorie und Praxis des antiken Prosarythmus*, Wiesbaden 1959; H. CICHOCKA, *Begriff...* (ici est donnée aussi la littérature consacrée à ce sujet).

²⁴ Cf. ARIST., *rhet.*, 1409 a 24-26, 34-35; cf. aussi note 23.

dide, Philistos, Xénophon et Théopompe, avec une description des traits caractéristiques du style de chacun²⁵.

Dans la *Lettre à Pompée* l'auteur écrit²⁶:

“Primum officium esse puto, et id vel maxime omnibus necessarium, qui res gestas hominum monumentis annalium mandare student, materiam eligere pulchram et iucundam, ac eam, quae animos legentium voluptate afficiat atque perfundat: quod Herodotus mea quidem sententia melius vidisse et expressisse videtur, quam Thucydides. Ille enim communem Graecorum et barbarorum historiam conscripsit; ne et res gestae maiorum oblitterarentur et ne eorum facta, et alia, quae enumerat, interciderent, atque ex hominum memoria tollerentur, idem enim est ipsum prooemium, idem exorsus et finis historiae (III.767).

Secundum munus est eius, qui facta hominum memoriae mandare volet, scire, unde principium sumendum est, et quousque progrediendum, qua in re Herodotus longe prudentior Thucydide esse videtur. Primo enim loco causam describit, ob quam barbari Graecis iniurias inferre coeperunt [...] Thucydides vero exordium sumit suae historiae a parum felici et florenti statu rerum Graecarum [...] (III.769-770).

Tertium munus est historici, considerare, quae res illi in historiam referendae, quae silentio praetereundae sint, qua etiam in re postremus mihi partes ferre videtur Thucydides. Nam cum Herodotum non praeterint, omnem narrationem, quae longitudine quadam sermonis praedita esset, si respirationes et moras quasdam reciperet, animos auditorum summa suavitate perfundere; sin autem in eodem rerum statu permaneret, etiamsi res maxime succederet, auribus tamen quandam satietatem parere [...] (III.771).

Ad haec est etiam munus historici, in partes tribuere, ut unumquodque eorum, quae exponuntur, suo loco collocare. Quae est igitur utriusquae dispositio? Thucydides tempora sequitur, Herodotus rerum complexiones (III/773)”.

Les remarques que nous venons de citer concernent les questions liées avec l'*inventio* (trois premières citations) et avec la *dispositio* (quatrième citation). Analysant les oeuvres de Hérodote et de Thucydide, Denys montre comment les écrivains abordent:

— dans le cadre de l'invention le problème du choix du sujet; le choix du début et de la fin de l'oeuvre; celui de certains faits dans l'ensemble de la matière,

— dans le cadre de la disposition la structure de l'oeuvre, sa composition; on y relève la division en deux groupes fondamentaux: organisation du contenu de l'oeuvre suivant la chronologie ou bien autour de certains problèmes liés les uns aux autres.

Denys attire notre attention sur le fait que l'historien crée son oeuvre comme une oeuvre d'art. Celui-ci doit en effet examiner, se penchant sur

²⁵ Cf. DION. HALIC., *Opera omnia*, Ed. I.I. REISKE, Vol. I-VI, Leipzig 1774-1777, vol. V-VI; K.S. SACKS, *Historiography in the rhetorical Works of Dionysius of Halicarnassus*, "Athenaeum", 1983, vol. 61, fasc. I-II, pp. 65-87.

²⁶ Cf. DION. HALIC., *Ep. ad G. Pomp.*, 767-773.

une oeuvre historique, les problèmes relatifs à la forme artistique de cet ouvrage. Dans la suite des remarques contenues dans la *Lettre à Pompée*, et dans d'autres écrits, Denys analyse les questions relatives au domaine de l'élocution. Avant de les étudier nous devons encore aborder deux problèmes.

L'un concerne l'attitude de l'auteur face aux événements décrits; il peut les évaluer ou essayer d'être objectif. Il est utile de montrer ici qu'Hérodote, selon Denys, est objectif et Thucydide non²⁷.

Le deuxième que Denys, à vrai dire, n'examine pas à fond, mais qui, pour les questions soulevées ici, est des plus importants, a partie liée avec les remarques des rhéteurs sur la *narratio*. Il faut d'abord distinguer les deux usages principaux de cette notion:

- la narration en tant qu'une des parties du texte (= du discours)²⁸,
- la narration en tant que récit d'un événement, d'une affaire etc.

La première signification du terme *narratio* ne soulève aucun doute; les traits que devrait posséder cette *narratio* (la partie principale d'un ouvrage historique!) sont déterminés de manière univoque par la définition des trois genres (formes) du récit.

- Le premier doit servir à la présentation de la question et des problèmes complexes, qui en découlent,
- le deuxième contient les digressions,
- le troisième doit servir au plaisir.

Ce dernier se divise en deux genres: le premier s'occupe des objets, le deuxième — des personnes. Le premier se divise à nouveau en trois parties, à savoir: l'affabulation, l'histoire, l'argumentation (*argumentum*)²⁹. C'est justement ce dernier partage qui est discuté dans de nombreux traités tels que la *Rhetorica ad Herennium* ou le *De inventione* de Cicéron.

Cette problématique fera l'objet des préoccupations des théoriciens postérieurs de la rhétorique, et nous la rencontrerons encore au Moyen Age, p. ex., chez Brunetto Latini³⁰.

Toute à fait importante est également la remarque suivante de Martianus Capella³¹:

“Narrationum genera sunt quattuor: historia, fabula, argumentum, negotialis vel iudicialis assertio. Historia est, ut Livii [...]”.

La référence à Tite-Live comme exemple de la narration historique est fort significative: on souligne par là que la forme particulière qui caractérise

²⁷ *Ibid.*, 774-775.

²⁸ Cf. Cic., *part.*, 9.31; Quint., 4.2.31; Cic., *inv.*, 1.19.27; Martin, cit., p. 75 sqq.

²⁹ Cf. Cic., *inv.*, 1.19.27.

³⁰ Cf. B. Latini, *Li Livres dou Tresor*, ed. Fr. J. Carmody, Berkeley, Los Angeles 1948, 3.41 sqq.

³¹ Cf. M. Capella, 193.9.10. Une telle opération (montrer une oeuvre concrète comme modèle à imiter) sera très populaire pendant le Moyen Age, cf. H. Peter, *Wahrheit und Kunst, Geschichtschreibung und Plagiat im klassischen Altertum*, Leipzig, Berlin 1911, p. 468 sqq.

une oeuvre historique est la narration, et que son trait essentiel doit être l'aspiration à la vérité. D'autre côté, prendre Tite-Live comme le modèle d'un des types de la narration définit la tradition à laquelle il se réfère et qu'il donne comme modèle à imiter.

Revenons maintenant aux remarques de l'auteur de la *Lettre à Pompée*. En passant à l'analyse de l'élocution Denys discerne des sphères comme:

- la pureté de la langue,
- la concision (syntomía) et la clarté (saféncia),
- la vivacité (enárgeia),
- la capacité d'exprimer les sentiments et les caractères des hommes,
- la force (ischýs), l'intensité (tónos), la grâce (térsis), la persuasion (peithó),
- la convenance (to prépon).

A la fin de ses remarques Denys constate que les écrivains tendent vers le naturel (Hérodote) ou vers la force (Thucydide), et la beauté du style des historiens apporte soit la joie soit la crainte³².

Des observations de Denys nous pouvons tirer les conclusions suivantes: quant à la description du style des oeuvres historiques la théorie rhétorique classique offre les catégories logiques et formelles nécessaires, sans qu'il faille créer un genre particulier. Il est donc évident que, selon Denys, les genres rhétoriques classiques suffisent largement à la description d'une oeuvre historique.

Ce théoricien le dit explicitement dans l'ouvrage *De Thucydidis caractere*³³:

“Primum illud perspicuum est, omnem dictionem in duas distribui partes: in verborum delectum, per quae ipsae res explicantur; atque in partium maiorum, vel minorum, compositionem; [...] compositio vero in incisa, membra, circuitus (periodos) est [...]”.

Cette remarque montre que, dans une oeuvre historique, l'accent doit être mis essentiellement sur la formation spécifique de la langue. Il faut souligner que Denys a porté son attention sur les problèmes de l'agencement des différentes périodes du texte; ici il suit, nous semble-t-il, Aristote et Pseudo-Démétrios.

La réflexion théorique que nous venons d'examiner, a été reprise et élaborée par Cicéron et par Quintilien.

Une première définition qui souligne le lien entre l'historien et l'orateur vient du *De oratore* de Cicéron³⁴:

³² Cf. DION. HALIC., cit., 775-777.

³³ Cf. DION. HALIC., *de Thucyd. charact.*, 862.

³⁴ Cf. CIC., *de orat.*, 2.36; L. FERRERO, *Osservazioni sugli interessi storici ciceroniani*, “Giornale Italiano di Filologia”, 1950, III, 3, pp. 219-237.

“Historia vero testis temporum, lux veritatis, vita memoriae, magistra vitae, nuntia vetustatis, qua voce alia nisi oratoris immortalitati commendatur?”

Les remarques sur la spécificité du style contenues dans le dialogue *Orator*³⁵ ne concernent en général que les modes de structuration des périodes et ne donnent que de rares indications quant au style de l'énoncé. Des remarques particulièrement importantes sur l'historiographie apparaissent par contre dans le *De legibus* qui souligne le principe général et fondamental, déjà mentionné, qui est d'être fidèle à la vérité. D'autres remarques comprennent, par delà la considération des historiens romains, des réflexions analogues à celles de Denys d'Halicarnasse³⁶, notamment sur:

— le choix du sujet ainsi que le choix du début et de la fin pour l'oeuvre historique (autrement dit — par quoi commencerons-nous et sur quoi terminerons-nous le récit de l'histoire du peuple, de la nation, du monde etc.),

— les problèmes strictement stylistiques (p.ex. la concision, la simplicité etc.).

Quintilien, qui recueille dans son oeuvre avant tout certaines opinions courantes, dira clairement³⁷:

“Et quia narrationum, excepta qua in causis utimur, tres accepimus species, fabulam [...], argumentum [...], historiam, in qua est gestae rei expositio; grammaticis autem poeticas dedimus: apud rhetorem initium sit historica, tanto robustior quanto verior (II.4.2)”.

Le fait de commencer l'apprentissage à l'école de rhétorique, par des récits historiques ayant un rapport 'vrai' avec la réalité, a une signification fondamentale. Le théoricien souligne ici surtout la relation entre l'historiographie et la rhétorique, et la considère comme évidente. Fondamental est toutefois, dans notre perspective, la définition et la distinction de l'“histoire” en tant que forme narrative. C'est cet aspect de la théorie rhétorique concernant la *narratio* qui sera par la suite le plus commenté et développé: pour les théoriciens de la rhétorique, l'histoire était une forme particulière de la narration, l'oeuvre historiographique possédait une forme narrative qui lui était spécifique. La continuité de cette idée se manifeste non seulement depuis Denys à Quintilien et jusqu'à Martianus Capella: les théoriciens de l'historiographie des XV^e et XVI^e siècles poursuivront dans leur élaboration théorique de manière plus ou moins consciente³⁸.

³⁵ Cf. CIC., *orat.*, 65 sqq.

³⁶ Cf. DION. HALIC., l. cit.

³⁷ Cf. QUINT, II.4.2.

³⁸ Cf. Fr. Patrizi, J.J. Pontanus, F. Balduinus, S. Fox, J.A. Viperanus, F. Robortello, St. Illovius; nous retrouvons une partie de ces auteurs dans l'anthologie: *Theoretiker humanistischer Geschichtsschreibung*, Hrsg. E. KESSLER, München 1971.

Il nous paraît d'importance ce qui ressort du passage suivant de Quintilien³⁹:

“Historia quoque alere oratorem quodam uberi iucundoque suco potest; verum et ipsa est legenda, ut sciamus, plerasque eius virtutes oratori esse vitandas. Est enim proxima poetis et quodammodo carmen solutum, et scribitur ad narrandum non ad probandum: totumque opus non ad actum rei pugnamque praesentem sed ad memoriam posteritatis et ingenii famam componitur; ideoque et verbis remotioribus et liberioribus figuris narrandi taedium evitat. [...]”

Est et alius ex historiis usus et is quidam maximus sed non ad praesentem pertinens locum, ex cognitione rerum exemplorumque, quibus imprimis instructus esse debet orator, ne monia testimonia expectet a litifatore; sed pleraque ex vetustate diligenter sibi cognite sumat, hoc potentiora, quod ea sola criminibus odii et gratiae vacant”.

La remarque de Quintilien sur la ressemblance entre l'histoire et la poésie est insolite: de fait, cela constitue une négation du principe théorique fondamental défini par Aristote! Cependant, la fonction attribuée à l'histoire est foncièrement différente — ainsi poursuit le texte — puisque son but est le récit et non pas l'argumentation, et d'autre part elle vise à rendre immortels aussi bien certains faits que le talent de l'auteur. Un précieux témoignage de cette double valeur attribuée à l'histoire — (d'oeuvre littéraire de style particulier et, en même temps, de récit véridique apte à transmettre au futur la mémoire du passé) nous vient aussi des considérations du rhéteur concernant certains traits du style. Fondamentaux seraient selon lui

— le choix des mots,

— les expressions hardies et insolites, ainsi que les formes de l'élocution.

Cependant, un peu plus loin, il dit clairement que le trait essentiel d'une oeuvre historique ne devrait pas être le style (ou mieux: “pas uniquement” le style), mais la vérité des faits décrits, car elle seule décide de la valeur de l'oeuvre.

Denys, en définissant la spécificité du style des historiens, avait présenté aussi une tentative de classification des genres des oeuvres historiques. Dans la *Lettre à Pompée*⁴⁰ il avait divisé les oeuvres historiques selon des critères divers: le critère qui distinguait entre les récits d'un seul événement et ceux qui racontent plusieurs événements variés; le critère de la division suivant les principes de l'agencement du contenu, soit chronologique soit ‘problématique’; celui enfin de la division en genres différents selon que l'auteur ait participé aux faits racontés ou qu'il rapporte des récits d'autrui.

³⁹ Cf. QUINT, X.1.31, 34. Aussi W. KROLL, *Studien zum Verständnis der römischen Literatur*, Stuttgart 1924, pp. 331-385. Cela peut être une conséquence de la similitude, suggérée par certains théoriciens, entre le style d'une oeuvre historique et le style épique, cf. VOLKMAN, cit., pp. 24-25.

⁴⁰ Cf. DION. HALIC., *Ep. ad G. Pomp.*

Une première tentative de systématisation de l'historiographie existe chez Aristote qui avait distingué l'histoire politique, l'histoire des sciences et l'histoire fondée sur la description des vertus et du caractère des personnages. Ces remarques sont dispersées dans plusieurs écrits du Stagirite et ne constituent pas un ensemble homogène⁴¹.

Les propositions de Denys ne sont pas, elles non plus, homogènes. Elle seront utiles, toutefois, pour l'oeuvre de Polybe⁴² qui les développera avec une grande précision. Il propose en effet la distinction suivante entre les différentes oeuvres historiques:

- histoire universelle — une chronique (disposition chronologique),
- histoire universelle — avec une structuration du contenu "par problèmes",
- histoire de chacune des guerres,
- déclarations et actes des grands hommes.

Citant cette classification, Polybe ne met pas en question la relation, déjà évidente à son époque, entre rhétorique et historiographie. Ses remarques, ainsi que celles de Lucien, concernent le *style* des oeuvres historiographiques. Nous passons ainsi à ce phénomène si complexe qu'est la relation entre la rhétorique, l'historiographie et la Seconde Sophistique⁴³.

Nous commencerons ces réflexions en montrant combien sont proches Lucien, Rufus et Nikolaos de Myra. Les deux premiers ont vécu au II^e siècle de notre ère, le troisième — trois siècles plus tard. Il faut supposer que Lucien et Rufus aient pu connaître leurs oeuvres respectives. Cette possibilité est plus que vraisemblable: par exemple, Lucien, disant comment, dans une oeuvre historique, on doit décrire les événements emploie l'expression: ὡς ἐπράχθη (-comment ont été faits/accomplis); et d'autre part Rufus: ὡς γεγενημένας (-comment sont arrivés/ont eu lieu, ou comment ont été accomplis). Cette convergence ne peut être accidentelle⁴⁴. Par contre, la distinction par ce dernier, dans le cadre de la théorie rhétorique, d'un genre spécial — historique — peut être liée à la parution de l'ouvrage de Lucien *De conscribendi historiae*, alors que Nikolaos ne fait de toute évidence que répéter l'opinion de Rufus.

L'oeuvre de Lucien est une analyse critique du style des auteurs contemporains; celle de Rufus est par contre un abrégé d'un traité rhétorique.

⁴¹ Cf. FRITZ, *Aristotle's Contribution*, p. 113 sqq. Très intéressantes sont les remarques de Thucydide au sujet du caractère des personnes qu'il décrit, cf. THUC., I.21-22.

⁴² Cf. POLIB., *hist.*, I.3; IX.1.3-6; XII.1. A propos des changements survenus au Moyen Age, cf. B. GUENEE, *Les genres historiques au Moyen Age. Histoires, annales, chroniques*, "Annales ESC" 4, 1973, p. 1001 sqq; J. BANASZKIEWICZ, *Kronika Dzierzwy. XIV-wieczne kompendium historii ojczystej*, Ossolineum 1979 (avec une riche bibliographie).

⁴³ Cf. E. ROHDE, *Die asianische Rhetorik und die Zweite Sophistik*, "Rh. Mus.", 1886, XLI, pp. 170-190; H. KAIBEL, *Dionysius von Halikarnass und die Sophistik*, "Hermes" 1885, XX, p. 497-513. Cf. aussi G. AVENARIUS, *Lukians Schrift zur Geschichtschreibung*, Meisenheim/Glan 1956.

⁴⁴ Cf. LUCIAN, *hist. conscr.*, 39; RUFUS, (WALZ, III.448.1-2).

Les remarques au sujet de l'oeuvre historique montrent ce que celle-ci doit être: une description des faits tels qu'ils ont été. Derrière cette formulation il n'y a que le souvenir de l'ancienne thèse d'Aristote selon laquelle le but exclusif de l'oeuvre historique consiste en un récit correspondant à la vérité (= des événements tels qu'ils ont été).

Par conséquent, la période de la Seconde Sophistique nous donne d'une part, cette énigme insoluble qu'est l'idée de l'existence de quatre (et non de trois) genres dans la théorie rhétorique et, de l'autre, (mais il ne faut pas s'en étonner) une oeuvre consacrée principalement au style d'un ouvrage historique. Il est permis de penser que ces deux oeuvres ont joué, plus tard, un certain rôle dans le développement successif de la théorie de l'oeuvre historique.

III

La période de l'antiquité tardive marque, non seulement le déclin de la tradition de l'historiographie antique, mais aussi le début de deux traditions quelque peu différentes: celles du Moyen Age occidental et du monde Byzantin⁴⁵. L'historiographie chrétienne médiévale n'apporte rien de nouveau à la théorie, mais elle introduit de modifications remarquables dans la pratique scripturale en même temps que dans certains aspects de l'histoire, p. ex. la chronographie⁴⁶.

Au IV^e s. l'oeuvre d'Eusèbe de Césarée crée un genre nouveau: l'histoire ecclésiastique⁴⁷. La nouveauté essentielle apparaît dans le changement du centre d'intérêt, qui n'est plus l'histoire politico-militaire, mais l'histoire des chrétiens, l'histoire de l'Eglise. Chez ses successeurs (p.ex. Socrate le Scholastique, Sozomène, Théodoret) on remarque toutefois une forte tendance à se rapporter à la tradition de l'historiographie ancienne.

Les historiens byzantins — depuis Zosime à Michel Psellos, jusqu'à Laonike Chalcocondyle — ne semblent pas s'éloigner de la tradition historiographique antérieure⁴⁸. Plusieurs auteurs se réfèrent explicitement à leurs prédécesseurs: Zosime, reprenant la tradition de Polybe⁴⁹, en est le meilleur exemple.

⁴⁵ Cf. A.D. MOMIGLIANO, *L'età del trapasso fra storiografia antica e storiografia medievale* (320-550 d.C.), "Rivista Storica Italiana", 1969, LXXXI, pp. 286-303; PETER, cit.; HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur*; E. NORDEN, *Die antike Kunstprosa vom VI. Jahrhundert v. Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, Bd. I-II, Leipzig 1898; aussi J.N. LJUBARSKIJ, *Michail Psell. Ličnost' i tvorčestvo*, Moskva 1978, pp. 185-229.

⁴⁶ J. BODIN, a déjà remarqué ces changements dans son ouvrage *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (1556).

⁴⁷ Cf. G.F. CHESUNT, *The First Christian Histories. Eusebius, Socrates, Sozomen, Theodoret and Evagrius*, Paris 1977.

⁴⁸ Cf. HUNGER, cit.

⁴⁹ Cf. ZOS., *hist.*, I, 1-2; F. PASCHOUD, *Influences et échos des conceptions historiographiques de Polybe dans l'Antiquité tardive*, dans: *Entretiens de la Fondation Hardt*, Vandoeuvres,

Dans les traités théoriques, d'autre part, les problèmes de l'historiographie ne soulèvent guère d'intérêt⁵⁰.

Le Moyen Age latin, qui abonde en oeuvres historiques, n'a pas créé non plus de théorie spécifique: il se servait aussi bien de la théorie que de la pratique de la tradition romaine classique⁵¹.

A l'abondance d'oeuvres historiques au Moyen Age, et à la bonne qualité de nombre d'entre elles, ne correspond donc pas une élaboration remarquable de la théorie historiographique⁵². Les remarques qui se trouvent çà et là dans les traités rhétoriques concernent les problèmes de la *narratio* et répètent les principes énoncés aussi bien par la *Rhetorica ad Herennium*, que par Martianus Capella.

Un seul problème semble avoir agité la conscience théorique du Moyen Age, à savoir celui de la distinction entre différents genres historiques ou, plutôt, entre les différentes formes littéraires des oeuvres historiques. Selon la tradition, on relève le plus souvent les genres suivants⁵³:

- les chronologies, les annales et les chroniques,
- l'histoire du monde, des pays, des peuples, des princes, des dynasties,
- l'histoire des guerres,
- l'histoire de l'Eglise, des monastères, des évêchés, des villes,
- les biographies.

Toutes ces formes tirent leurs origines de l'antiquité, même si leur conception est différente. Or dans quelle mesure ces formes variées sont-elles subordonnées à la rhétorique? La réponse est assez simple et découle du caractère même des oeuvres: si elles constituent des textes et sont organisées selon des principes stylistiques et une structure qui leur confèrent un caractère littéraire, elles auront partie liée, en tant que formes littéraires, à la rhétorique. Nous laissons ici de côté certains types d'annales, à savoir de courtes notes sur des faits dont le récit se réduit parfois à une phrase.

Les sources rhétoriques auxquelles le Moyen Age se rattachait étaient surtout Cicéron (le *De inventione* et, moins fréquemment, le *Orator* et le *De*

Genève 1973, pp. 305-337; ID., *Zosime et Polybe*, dans: *Cinq études sur Zosime*, Paris 1975, pp. 184-206.

⁵⁰ Cf. HUNGER, cit.

⁵¹ Cf. W.P. KERR, *The Dark Ages*, Edinburgh—London [s.a.]; A. and A. CAMERON, *Christianity and Tradition in the Historiography of the late Empire*, «The Classical Quarterly», New Series, vol. XIV, 1964, pp. 316-328.

⁵² Cf. H. CAPLAN, *Of Eloquence. Studies in Ancient and Medieval Rhetoric*, Ithaca, London 1970; E. FARAL, *Les arts poétiques du XII^e et XIII^e siècle*, Paris 1923; F. QUADLBAUER, *Die antike Theorie der genera dicendi im lateinischen Mittelalter*, Wien 1962; *Rhétorique et histoire. Mélanges de l'École Française de Rome*, T.92, Rome 1980; *Classical Influences on European Culture A.D. 500 to 1500*. Ed. by R.R. BOLGAR, Cambridge 1971; *Medieval Eloquence. Studies in the Theory and Practice of Medieval Rhetoric*. Ed. by J.J. MURPHY, Berkeley, Los Angeles, London 1978. Aussi M. MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, München 1911-1931, Bd.I, pp. 208-242, 637-719; Bd.II, pp. 125-413; Bd. III, pp. 322-640.

⁵³ Cf. MANITIUS, cit., III, p. 321 sqq.

oratore) et la *Rhetorica ad Herennium*⁵⁴. Un rôle fondamental a été joué également par l'imitation des récits écrits par les historiens de l'antiquité: le traité anonyme *Excerpta rhetorica* en est la preuve la plus évidente⁵⁵.

D'autre part, la tradition de séparer l'annalistique de l'histoire remonte, elle aussi, à l'antiquité tardive. Elle se développera au Moyen Âge, déterminant, à travers le rapport de plus en plus étroit de l'annalistique et de l'historiographie, la création d'un 'style chroniqueur' particulier. Cette tradition, allant de Gellius à Cassiodore et Isidore de Seville et, plus tard, à Gervasius de Canterbury, identifie l'annalistique proprement dite avec les chroniques et les oppose nettement à l'histoire conçue comme un genre littéraire particulier:

“Dum enim cronicam compilare cupiunt, historici more incedunt, et quod breviter sermoneque humili de modo scribendi dicere debuerant, verbis ampullosis [...] aggravare conantur”⁵⁶.

A cette division rigoureuse répond une conscience aussi nette des variations stylistiques entre les différentes formes littéraires des oeuvres historiques. C'est pourquoi, au moins depuis le XIII^e siècle, on a commencé à appliquer la catégorie *delectare* à l'historiographie, l'utilisant aussi pour l'enseignement⁵⁷.

La situation n'est pas différente pour la littérature byzantine. Sauf le cas déjà cité de Nikolaos de Myra, il serait difficile de trouver d'autres exemples d'une théorie de l'historiographie. Nous préférons passer, en ce moment, sur les problèmes liés à la question de l'*imitatio*, à savoir du 'canon' de modèles à imiter. Cette question nous amènerait à examiner les problèmes de la réception des écrivains antiques (par ex. la popularité de Polybe à l'époque du haut Byzance) plutôt que ceux qui nous intéressent ici, notamment la théorie de l'historiographie et son rapport de dépendance (ou d'indépendance) face à la théorie rhétorique. A ce propos, nous pouvons en conclure, à partir des observations que nous venons de faire, qu'un véritable renouveau des recherches sur l'historiographie et de ses liens avec la rhétorique n'aura lieu qu'au XV^e et XVI^e s., à l'époque de la Renaissance.

⁵⁴ Cf. *Lexikon des Mittelalters*, Bd., I-, Zürich 1980- (entrées: *Annales*, I.655-661, *Chronik*, II.1954-2028, *Cicero in Mittelalter und Humanismus*, II.2063-2077). Aussi: *Geschichte der Textüberlieferung der antiken und mittelalterlichen Literatur*, Bd.I-II, Zürich 1961, 1964 (particulièrement Bd.II, p. 123 sqq, 349 sqq, 363 sqq).

⁵⁵ Cf. *Excerpta rhetorica*, dans: *Rhetores latini minores*. Ed. C. HALM, Lipsiae 1863, pp. 586-589.

⁵⁶ Cf. GERVASIUS DE CANTERBURY, *Chronica*, I.87 sqq; cf. aussi GELL., *not.att.*, V.18; CASS., *inst.*, I.17.2. (c'est presque exactement un abrégé de l'énoncé de Gellius); ISID., *etym.*, V.28. (chronique — *temporum series*).

⁵⁷ Cf. Note 54.

IV

Un problème particulier qui mérite d'être examiné ici, est celui des relations entre l'historiographie et la pratique des orateurs.

Dans un travail récent intitulé *Utilisation de l'histoire par les orateurs attiques*, Michel Nouhaud, analyse de manière très précise le problème de l'utilisation, par les orateurs, de l'histoire et des oeuvres historiques dans la pratique oratoire⁵⁸.

La question essentielle est celle, présente déjà chez Quintilien mais qui est bien plus ancienne, de l'utilisation, par les orateurs, des exemples historiques⁵⁹. Aucune théorie particulière ne semble avoir codifié systématiquement l'emploi des exemples historiques. De manière générale c'est la théorie de l'argumentation qui établit quelques principes d'utilisation des différents arguments et, plus particulièrement, des exemples. Dans l'étude des *exempla* fondamentale est par contre la détermination du but que l'orateur se pose et des raisons qui le poussent au choix d'un certain *exemplum* parmi d'autres⁶⁰. La question de la fonction de l'exemple historique a été ainsi définie par Jean-Michel David⁶¹:

“L'exemplum antique ne fait appel qu'à l'Histoire, s'adresse aux citoyens et les invite à la vertu: on pourrait le dire héroïque. L'exemplum médiéval, en revanche, fait appel au conte et vise l'ensemble du peuple chrétien: on pourrait le dire narratif ou anecdotique.”

Il distingue encore trois perspectives pour l'étude de l'*exemplum* dans la tradition antique et médiévale⁶²:

“[...] la première consistait à s'interroger sur la façon dont un système éthique et moral s'inscrit et s'anime dans l'emploi des exemples. [...] la deuxième perspective — la valeur émotive de l'évocation du passé — a permis d'établir que l'exemplum appartenait à une rhétorique du pathos ou trouvait une partie de son efficacité dans le plaisir qu'il procurait à l'auditeur [...]. La troisième [...] tendait à évaluer le rôle du rapport locuteur/auditeur dans l'exemplarité.”

Si ces résultats des recherches les plus récentes montrent les fonctions multiples de l'*exemplum* et l'universalité de son application, une évolution remarquable se manifeste toutefois depuis la tradition antique, dans laquelle l'*exemplum* était lié indissolublement à la théorie rhétorique de l'argumenta-

⁵⁸ Cf. M. NOUHAUD, *L'utilisation de l'histoire par les orateurs attiques*, Paris 1982; aussi: F. BLASS, *Die attische Beredsamkeit*, Bd.I-III, Leipzig 1868-1880.

⁵⁹ Cf. NOUHAUD, cit. p. 44 sqq.

⁶⁰ *Ibid.*, passim.

⁶¹ Cf. *Rhétorique et histoire*, cit., p. 12.

⁶² *Ibid.*, pp. 12-14.

tion, à l'époque du Moyen Age, où il acquiert une autonomie considérable⁶³.

Des considérations analogues sur la pratique de l'utilisation des *exempla* ont été faites par Leeman⁶⁴, mais celui-ci ne semble pas non plus connaître d'énonciation théorique spécifique à ce sujet. C'est donc à nouveau dans les notations éparpillées dans des textes divers, et surtout dans les oeuvres de Cicéron, que nous pouvons reconstruire cet aspect du rapport entre l'art oratoire et l'historiographie, à savoir celui de l'utilisation de la seconde par la première.

Dans le *De oratore*, Cicéron met en évidence la possibilité de se servir des procédés d'une *ars* pour en créer une autre⁶⁵:

“Nam si qua est ars alia, quae verborum aut faciendorum aut legendorum scientiam profiteatur; aut si quisquam dicitur nisi orator formare orationem eamque variare et distinguere quasi quibusdam verborum sententiarumque insignibus; aut si via ulla nisi ab hac una arte traditur aut argumentorum aut sententiarum aut denique discriptionis atque ordinis, fateamur aut hoc, quod haec ars profiteatur, alienum esse aut cum alia aliqua arte esse commune. Sed si in hac una est ea ratio atque doctrina, non, si qui aliarum artium bene locuti sunt, eo minus id est huius unius proprium; sed ut orator de eis rebus, quae ceterarum artium sunt, si modo eas cognovit, ut heri Crassus dicebat, optime potest dicere, sic ceterarum artium homines ornatius illa sua dicunt, si quid ab hac arte didicerunt.”

Sont ainsi confirmés les liens formels entre rhétorique et historiographie et l'utilité qui en dérive à l'orateur dans son activité pratique, en particulier pour:

- la création et le choix des mots,
- le talent d'orner son discours par des pensées (aphorismes) et des sentences,
- le choix des démonstrations et des arguments,
- l'organisation de l'ensemble du texte.

Par la réciprocité entre les *artes* déclarée dans le fragment cité auparavant, il est évident que, si l'histoire est utile à l'orateur, la théorie rhétorique n'en est pas moins utile, voire indispensable, à l'historien.

Plus explicite, à propos de l'importance de l'histoire pour l'orateur, est le passage suivant de Cicéron⁶⁶:

“Sed illuc redeo: videtisne, quantum munus sit oratoris historia? Haud scio an flumine orationis et varietate maximum; neque eam reperio usquam se-

⁶³ Cf. J. BERLIOZ, J.M. DAVID, *Introduction bibliographique*, dans: *Rhétorique et histoire*, pp. 15-31.

⁶⁴ Cf. A. LEEMAN, *Orationis ratio. The Stylistic Theories and Practices of the Roman Orators, Historians and Philosophers*, Amsterdam 1963.

⁶⁵ Cf. CIC., *de orat.*, II.236-37; II.62 sqq.

⁶⁶ *Ibid.*, II.62.

paratim instructam rhetorum praeceptis; sita sunt enim ante oculos. Nam quis nescit primam esse historiae legem, ne quid falsi dicere audeat? Deinde ne quid veri non audeat? Ne quae suspicio gratiae sit in scribendo? Ne quae simultatis?”

Ce passage offre un témoignage important, à notre avis décisif, contre l’opinion assez répandue qu’avant Cicéron existaient de traités consacrés à ces problèmes qui ne seraient jamais parvenus jusqu’à nous. Ce passage de Cicéron jette aussi une lumière nouvelle sur les idées de Rufus, car il permet de suggérer que la proposition de celui-ci d’élargir le canon des genres rhétoriques ait été dictée d’abord par l’absence d’une théorie historiographique, et ensuite par le nombre toujours croissant d’ouvrages de ce genre. La valeur de l’histoire pour l’orateur, confirmée par une variété stylistique de ce type de littérature que Cicéron considère un trait commun à l’orateur et à l’historien, ne consiste toutefois pas seulement dans la possibilité d’emploi de procédés formels analogues, ou dans une finalité simplement ornementale. Elle dérive plutôt du principe selon lequel la description des événements dans une œuvre historique est soumise strictement à la loi de la fidélité, à la vérité. Le prouvent aussi bien le passage cité plus haut que celui-ci⁶⁷:

“Haec scilicet fundamenta nota sunt omnibus, ipsa autem exaedificatio posita est in rebus et verbis; rerum ratio ordinem temporum desiderat, regionum descriptionem; vult etiam, quoniam in rebus magnis memoriaque dignis consilia primum, deinde acta, postea eventus expectentur, et de consiliis significari quid scriptum probet et in rebus gestis declarari non solum quid actum aut dictum sit, sed etiam quo modo, et cum de eventu dicatur, ut causae explicentur omnes vel casus vel sapientiae vel temeritatis hominumque ipsorum non solum res gestae, sed etiam qui fama ac nomine excellent, de cuiusque vita atque natura”.

La nécessité de garder la cohérence *res-verba* dans un ouvrage historique, si clairement formulée dans ces lignes de Cicéron, répond au principe général d’*aptum (prepon)* qui a toujours été considéré comme fondamental par tous les théoriciens de la rhétorique. Ensuite, Cicéron met en évidence dans son texte l’importance de l’ordre descriptif (“chose”, “temps” et “lieu”), ce qui, selon la définition de Cicéron lui-même, constitue le *status coniecturae*⁶⁸. Portant sur la *quaestio finita* et la *quaestio infinita*, les passages suivants concernent soit l’analyse des personnages concrets et des événements soit les problèmes généraux⁶⁹.

Il est possible, à notre avis, que les catégories *quaestio finita* et *quaestio infinita* puissent être considérées des sources possibles de la division de

⁶⁷ *Ibid.*, II.63 A propos des remarques contenues ici au sujet de *status* cf. *Cic.*, *inv.*

⁶⁸ Cf. *HERM.*, *stat.*, 3.17-18; *Cic.*, *inv.*, 2.4.14-2.16.51.

⁶⁹ Cf. *Cic.*, *de orat.*, II.65. Cf. *Cic.*, *inv.*, 1.6.8; *QUINT.*, 3.5.5-9.

l'historiographie en plusieurs genres. Ce qui demeure certain c'est que, tout en restant fidèles à l'idée de l'unité fondamentale entre la théorie de la rhétorique, la pratique de l'orateur et la pratique littéraire de l'historien, les problèmes de la *elocutio* ont pu souligner la spécificité du style historique. Citons, pour conclure, ce passage⁷⁰:

“verborum autem ratio et genus orationis fusum atque tractum et cum lenitate quadam aequabiliter profluens sine hac iudiciali asperitate et sine sententiarum forensibus aculeis persequendum est. Harum tot tantarumque rerum videtisne nulla esse praecepta, quae in artibus rhetorum reperiantur? In eodem silentio multa alia oratorum officia iacuerunt, cohortationes, praecepta, consolationes, admonita, quae tractanda sunt omnia disertissime, sed locum suum in his artibus, quae traditae sunt, habent nullum.”

Placés comme en marge aux réflexions générales sur le rapport entre les pratiques des orateurs et des historiens, les fragments cités créent néanmoins un ensemble d'idées que nous tentons de résumer ainsi:

- a) la valeur fondamentale de l'histoire consiste en la recherche de la vérité et dans l'effort d'éviter les flatteries et la partialité;
- b) la construction d'une oeuvre historique se fonde sur l'ordre dans la description: des choses, du temps, du lieu. C'est la théorie classique du *status* développée plus tard par Hermagoras et achevée par Hermogène;
- c) dans la narration des gestes il faut décrire, évaluer et commenter ce que ces gestes ont suscité et parfois, leurs conséquences, lorsqu'elles sont connues;
- d) il faut décrire également le caractère des hommes, leurs moeurs, leur vie privée;
- e) le style doit couler fluide, élégant, agréable, mais différent, en principe, du style juridique; il est possible de le définir comme un style intermédiaire entre le style assertif et le style démonstratif, voire un mélange particulier des deux. En cela, Cicéron se rapproche des opinions formulées plus tôt par le Pseudo-Démétrios et Denys⁷¹.

Il nous semble que les conclusions suivantes ne devraient soulever guère d'objections: l'historiographie, la pratique des orateurs et la rhétorique sont fortement liées entre elles; les anciens faisaient déjà remarquer l'absence d'une théorie de l'historiographie (ainsi Denys d'Halicarnasse ou Cicéron); dans leurs traités, toutefois, ils créaient pratiquement les fondements d'une telle théorie; les dialogues de Cicéron *Orator* et *De oratore*, et les traités de Denys consacrés à la description du style propre à certains historiens, sont les oeuvres qui mieux permettent de saisir les traits principaux de la théorie rhétorique de l'historiographie.

⁷⁰ Cf. CIC., *de orat.*, II.64.

⁷¹ Cf. PS-DEMETR., *de eloc.*; DION. HALIC., *Ep. ad G. Pomp.*, 766 sqq.

V

De l'Antiquité au Moyen Age, on fait encore explicitement appel à l'histoire dans le cadre de la théorie rhétorique, à égard de trois situations très différentes:

1) C'est à l'histoire que les rhéteurs recommandent de se référer dans les discussions relatives aux sources des *exempla*. L'histoire est aussi l'une des sources pour la topique et c'est à celle-ci qu'il faut la relier⁷². La présence constante de ce thème dans tous les traités nous exempte d'en donner des exemples.

2) On faisait appel à l'histoire au moment de composer des déclamations. Elle suggérait les sujets et les problèmes à présenter, surtout dans ce qu'on appelait des *controversiae*⁷³. Née dans l'antiquité, et plus précisément à l'intérieur de l'école romaine (dont, p.ex., Sénèque), cette tradition s'est développée surtout avec les *Declamationes* de Pseudo-Quintilien, et a toujours été vivante. Dans les *declamationes* ont leur source, par exemple, les *Gesta Romanorum*. Il ne faut pas oublier que les frontières étaient assez floues entre des formes d'exercices telles que la *declamatio* et le *praeexercitamentum* (progymnasma)⁷⁴.

3) Les liens avec la tradition antique se relâchent, du moins en apparence, au Moyen Age, lorsque la compréhension de l'histoire découlait de l'interprétation de ce qu'on appelle le sens littéral de la Bible; mais cette tradition, elle aussi, est bien plus ancienne et remonte probablement à Origène⁷⁵.

Tous ces "usages" de l'histoire s'écartent cependant des problèmes strictement rhétoriques. Dans les exemples cités, les auteurs se réfèrent à l'histoire en tant que science du passé, une science qui serait source de renseignements sur les faits, les événements, les hommes.

Pour que l'histoire devienne cette "science du passé" elle dut faire l'objet d'un enseignement. Elle pouvait l'être, et elle l'était, tout simplement en tant que lecture obligatoire pour ceux qui voulaient acquérir un savoir en matière de rhétorique et de poétique, en tant que source de démonstrations, d'exemples. Au Moyen Age, et jusqu'au XV^e siècle, l'histoire ne constituait pas une matière indépendante de l'enseignement universitaire, mais elle était englobée dans l'enseignement de la rhétorique et de la poétique⁷⁶: elle y était traitée comme un exemple de l'utilisation des règles de la rhétorique afin d'organiser un texte éminemment littéraire⁷⁷. Cette tendance, active auparavant, devient particulièrement manifeste à l'époque de la Re-

⁷² Cf. *Rhet. ad Herenn.*, I.8.13.

⁷³ QUINT., 3.8.52 sqq.

⁷⁴ Cf. LAUSBERG, cit., 406.

⁷⁵ Cf. RABAN MAUR, PL 108.147.

⁷⁶ Cf. S. ŚWIEŻAWSKI, *Dzieje filozofii europejskiej XV wieku*, T.2, Warszawa 1974, p. 132.

⁷⁷ Un très bon modèle est ici le commentaire de Jan de Dąbrowka aux *Chroniques* de Maître Vincent dit Kadłubek.

naissance: c'est une preuve de plus, si besoin il en est, en faveur des affirmations d'Arnold Hauser et d'Eugenio Garin selon lesquels, dans nombre de cas, la Renaissance n'a fait que développer des tendances qui avaient leur source dans le Moyen Âge⁷⁸:

VI

Les liens si étroits de l'historiographie avec la rhétorique et, en même temps, la fonction que la première avait comme exemple didactique ont eu des conséquences inévitables sur le style de l'historiographie. D'autre part le problème de la relation du style et de la méthode dont les auteurs se servaient demeure entier. La question que les chercheurs contemporains définissent avec la notion de "historiographie rhétorique"⁷⁹, avait déjà été formulée dans l'Antiquité. Ainsi Cicéron, avait clairement relié la tendance rhétorique de l'historiographie à l'école d'Isocrate⁸⁰:

"Hunc consecutus est Syracosius Philistus, qui, cum Dionysi tyranni familiarissimus esset, otium suum consumpsit in historia scribenda maximque Thucydidem est, ut mihi videtur, imitatus. Postea vero ex clarissima quasi rhetoris officina duo praestantes ingenio. Theopompus et Ephorus ab Isocrate magistro impulsus se ad historiam contulerunt, causas omnino numquam attigerunt".

Bien avant, d'ailleurs, Denys avait souligné l'analogie entre le style historique et celui du genre épideictique. A l'époque de Cicéron, cette ressemblance était manifeste et Théopompe comptait comme exemple non seulement d'excellent historien, mais aussi de grand artiste.

Cette question stylistique a été mise en rapport récemment avec la diffusion de l'asianisme qui, au II^e s. de notre ère, aurait introduit un changement remarquable dans les oeuvres historiques vers une tendance stylistique plus élaborée et rhétorique. Cornelius Fronto, auteur des *Principia historiae* et du *De bello Parthico*, Granius Licinianus et Herodianus seraient des représentants typiques de l'historiographie rhétorique de ce temps. Dans cette perspective, l'oeuvre de Lucien se pose comme une tentative pour rétablir l'ancien style attique⁸¹.

⁷⁸ Cf. A. HAUSER, *Sozialgeschichte der Kunst und Literatur*, München 1958 (chap. Renaissance, Manierismus, Barock). Ce fait a été montré aussi par E. GARIN dans son article *L'histoire dans la pensée de la Renaissance*, dans: Id., *Moyen Âge et Renaissance*, Trad. par C. Carme, Paris 1969, p. 158-164.

⁷⁹ Cf. A. LAVAGNINI, *Saggio sulla storiografia greca*, Bari 1933; U. VON WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, cit., p. 154; S. JANNACCONE, *Appunti per una storia della storiografia retorica del II secolo*, "Giornale Italiano di Filologia", 1961, XIV, pp. 284-307.

⁸⁰ Cf. CIC., *de orat.*, II.13.57; CIC., *Brut.*, 8.32; R.V. SCALA, *Isokrates und die Geschichtsschreibung*, Lipsiae 1892.

⁸¹ Cf. JANNACCONE, cit., pp. 290-291, 296-303; U. VON WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, *Asianismus und Attizismus*, "Hermes", pp. 1-52. La notion de "historiographie rhétorique" a été introduit-

Probablement, plus que d'une question d'asianisme ou d'atticisme, il s'agit du choix d'un style qui, tout en restant dans le cadre de la tradition d'Isocrate, acquiert des traits rhétoriques trop chargés et cesse ainsi d'être "apte" à l'historiographie. Le problème de l'historiographie "rhétorique" et de l'opposition qui surgit contre elle, semble se poser donc dans une perspective essentiellement stylistique. Lucien aussi le confirmerait: il ne s'oppose pas explicitement au phénomène de l'influence de la rhétorique sur l'historiographie en soi, mais plutôt aux fautes de style, aux excès, au mauvais goût esthétique de ses contemporains⁸². L'influence décisive de l'école rhétorique d'Isocrate sur la prose grèque et, par conséquent, sur l'oeuvre historique, étant désormais établie, l'écrivain qui n'en était pas assez averti courait le risque, selon la formulation de Lavagnini⁸³, de "dégénération de la science pure ou bien de l'art pure", avec le risque qu'une oeuvre historique (dans son ensemble ou dans ses parties) puisse glisser vers le panégyrisme.

Le problème fondamental qui se pose (et qui reste encore ouvert) sera celui de l'évaluation de ce qu'on appelle l'historiographie pragmatique de Polybe⁸⁴. Cette conception de l'histoire, que Lavagnini⁸⁵ envisageait comme le résultat de l'opposition à la trop grande soumission des historiens à la rhétorique (ou plutôt à la littérarité et, plus précisément, à une manière d'écrire résultant d'un souci stylistique excessif) devrait être considérée, elle aussi, nous semble-t-il, l'expression des inquiétudes méthodologiques de Polybe. Si la querelle entre "l'historiographie rhétorique" et "l'historiographie pragmatique" peut être liée à une discussion plus général autour de la question de l'asianisme et de l'atticisme, nous ne pouvons pourtant pas la rapporter exclusivement à des questions strictement littéraires. L'historiographie pragmatique, et notamment le cas de Polybe prouvent que les problèmes stylistiques sont liés à des problèmes méthodologiques. C'est une question délicate, car elle concerne la méthodologie de l'histoire en général, mais il ne s'agit pas de la traiter ici: elle dépasse les limites de cette étude, dédiée aux influences de la rhétorique sur l'historiographie dans un cadre plus restreint.

te pour souligner les relations entre l'historiographie et la rhétorique (Lavagnini), et pour préciser quelques traits caractéristiques du style de certains écrivains (Jannaccone). Dans le premier cas a été mise en évidence la tradition d'Isocrate avec son soin pour la forme artistique de l'oeuvre littéraire, en particulier historique. Le théoricien grec, il est bien connu, donnait un poids particulier au bon emploi des figures, à la forme des périodes et à la rythmicité des cadences dans la prose, bref — à tout ce qui concernait, en particulier, la *elocutio*.

⁸² Cf. LUCIAN, *hist. conscr.*, 43-46, 55. Cf. aussi: DION. HALIC., *Ep. ad G. Pomp.*; CIC, *orat.*, 207.

⁸³ Cf. LAVAGNINI, cit., pp. 61-63.

⁸⁴ Cf. M. GELZER, *Die pragmatische Geschichtsschreibung des Polybios*, dans: *Polybios*. Hrsg. K. STIEWE, N. HOLZBERG, Darmstadt 1982, pp. 273-280.

⁸⁵ Cf. LAVAGNINI, cit., p. 73 sqq.

VII

A partir des remarques faites jusqu'ici, nous chercherons à reconstruire les grandes lignes de la pensée théorique que l'Antiquité avait développée autour de l'historiographie et de son rapport avec la rhétorique.

Dans les rhétoriques anciennes nous ne rencontrons pas de formulation théorique structurée sur la création d'une oeuvre historique: "Neque eam reperio usquam separatim instructam rhetorum praeceptis", avait écrit Cicéron⁸⁶. Nous avons trouvé par contre, dans de divers ouvrages à caractère plutôt critique et littéraire, des remarques éparses concernant justement la manière de "faire" l'historiographie. A partir de ces remarques, nous pouvons essayer d'en reconstituer la théorie.

Les principes généraux qui définissent la finalité et les méthodes de travail de l'historien constituent le problème fondamental.

Aristote déjà, en séparant l'histoire de la poésie, avait remarqué que l'histoire raconte ce qui a eu lieu. Plus tard on a tenté de préciser cette définition en affirmant que le but essentiel de l'histoire était de dire la vérité. Ainsi se définit, très simplement, la finalité de l'histoire. Les procédés de son travail sont déterminés par les règles, considérées toujours d'importance capitale, qui gouvernent le mode d'emploi des trois parties de la rhétorique: *inventio*, *dispositio*, *elocutio*.

INVENTIO. — La définition du sujet est l'étape première et capitale: elle impose le choix du matériel digne d'être raconté et dont la lecture donnera du plaisir (au sens le plus large) au destinataire⁸⁷.

Ce n'est cependant pas une condition suffisante. Il faut encore préciser clairement ce qui sera dit, en même temps que l'incipit du récit et sa conclusion. Il s'agit donc de définir les limites concernant le travail de l'écriture historique.

Le choix du sujet demeure, somme toute, arbitraire. Mais cette question reste fondamentale pour la compréhension des oeuvres historiques depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen Age: la réglementation de la sphère de l'*inventio* était respectée, en fait, par tous les auteurs, puisqu'elle concerne des principes généraux de la rhétorique. Chaque historien, d'Hérodote à Tite-Live, à Polybe, à Zosime et jusqu'à Einhard et Gallus dit l'Anonyme, s'est posé consciemment le problème de la sélection du matériel par rapport au but qu'il se propose d'atteindre.

La topique, la théorie du *status* et celle de l'argumentation dans une oeuvre historique constituent encore de problèmes spécifiques. La question la plus simple est probablement celle de la topique: ce sont les *auctoritates* (par ex., les divers ouvrages historiques), les témoignages, les documents. A l'époque du christianisme viennent s'ajouter encore trois sources nouvelles:

⁸⁶ Cf. Cic., *de orat.*, II.62.

⁸⁷ Ce fait avait été souligné, entre autres par DION. HALIC., *Ep. ad G. Pomp.*, 767.

la Bible, les écrits des Pères et Docteurs de l'Eglise ainsi que les documents de l'Eglise (p. ex. les constitutions des conciles). Les problèmes de l'étude du *status* ont été discutés plus haut et ne s'éloignent pas des principes généraux présentés par ex. dans *De inventione* de Cicéron. En revanche, le problème de l'argumentation est plus compliqué. Elle dépend des buts que l'auteur s'est posés et donc de la thèse à soutenir à travers le choix sélectif des faits, leur présentation et leur commentaire. Pour éviter d'exprimer leur propre opinion, les auteurs se servent parfois de l'*opinio communis* ou des *loci communes*, ils répètent les jugements exprimés par les *auctoritates* ou encore se servent de proverbes. Les principes qu'ils appliquent ne diffèrent pas des principes généraux de l'argumentation définis par la théorie rhétorique dans son ensemble⁸⁸.

DISPOSITIO. — Définie plus nettement que l'*inventio*, cette sphère est gouvernée par le seul principe de l'organisation du contenu de l'oeuvre et la répartition du matériel selon un plan prédéterminé. Les modes de réalisation de la *dispositio* peuvent être assez variés; aussi dépendent-ils de nombreux facteurs: par ex. de la possibilité d'accès de l'auteur aux différentes sources, ou du choix opéré par l'historien lorsqu'il décide d'adopter une disposition strictement chronologique (par ex. chez Długosz) ou bien, par contre, d'une disposition modélée sur Hérodote laquelle, tout en restant chronologique, organise le matériel autour de certains problèmes bien particuliers.

La théorie de l'historiographie ne semble pas envisager une division en parties bien définies du texte. La partie principale d'un ouvrage, la *narratio*, est, de toute évidence, la seule qui le constitue⁸⁹.

L'oeuvre peut être enrichie d'un avant-propos (*proemium*) ou bien d'une *epistula dedicatoria*; la *narratio*, pour sa part, peut être interrompue par des digressions ou des discours. Un épilogue plus ou moins long se trouve souvent à la conclusion du texte.

Une théorie du *proemium* n'a pas été transmise. L'ouvrage commence souvent par une définition du sujet: c'est le cas de Hérodote, Thucydide, Tacite et, au Moyen Age, de la *Historia Britonum* de Godfridus Monemutensis, et de Gallus dit l'Anonyme.

ELOCUTIO. — C'est la partie la plus soignée de la rhétorique, même pour le récit historique. Deux groupes de problèmes peuvent s'y distinguer: les figures et les tropes, en même temps que les questions liées à la construction périodique et la rythmique de la prose.

⁸⁸ Cf. ARIST., *rhet.*, 1417 b 20 sqq; W.M.A. GRIMALDI, *Studies in the Philosophy of Aristotle's Rhetoric*, Wiesbaden 1972.

⁸⁹ Cf. LANGLET DU FRESNOY, *Méthode pour étudier l'histoire...* TT. 1-5, Paris 1729-1740, t.2, p. 462: «La narration est la base de l'histoire; elle en soutient seule toutes les parties».

⁹⁰ L'avaient montré Aristote, Pseudo-Démétrios, Hermogène et d'autres théoriciens de la rhétorique.

Pour ce qui concerne les figures et les tropes, l'écrivain n'a, en principe, d'autres limites que le bon goût et certaines tendances esthétiques de son époque⁹⁰. Les principes du bon goût et du bon style (*virtutes orationis*) formulés clairement par Quintilien, étaient des contraintes acceptées par tout écrivain et, donc, par les historiens⁹¹. Pour l'utilisation des tropes et des figures étaient donc décisifs le choix arbitraire de l'auteur et, éventuellement, le modèle d'imitation adopté.

La construction des périodes ou des côlons, les principes de leur utilisation et les clauses les plus avantageuses étaient en revanche mieux définis. Les oeuvres historiographiques étant écrites, à quelques exception près, en prose, elles étaient soumises aux lois que, pour la prose, déjà les rhéteurs anciens (Denys d'Halicarnasse, Pseudo-Démétrios, Hermogène) avaient tenté de définir et de classer. Les mêmes questions ont été étudiées par des chercheurs modernes, de Mayer à Hörandner et Cichocka⁹². Le problème fondamental de l'unité de texte employée dans la prose a été résolu en adoptant comme unité de base la période, avec ses éléments plus petits, le colon et le comma⁹³. Conformément à la tradition du Pseudo-Démétrios et d'Hermogène, la période doit être comprise comme un ensemble sémantico-syntaxique ayant une construction rythmique définie et avec une forme spécifique de conclusion⁹⁴. La notion d'"ensemble sémantico-syntaxique" indique que la période constitue, selon la définition des rhéteurs, un élément achevé de la pensée; et que, plus précisément, il s'agit plutôt de clore un raisonnement. Cette "clôture" a un caractère double: sémantique (la pensée est achevée dans le cadre de la période) et syntaxique (ou plutôt de composition). Cela comporte que la construction de la période elle-même, se manifeste en tant que "fermeture", et, donc "totalité". La période n'est pas une phrase ou un énoncé dans le sens de la linguistique contemporaine: c'est l'élément fondamental du texte et elle remplit des fonctions bien définies dans la construction de l'oeuvre⁹⁵.

Les exemples des périodes, leurs genres, les traits spécifiques et les manières de les utiliser ont été analysés surtout par le Pseudo-Démétrios, Denys

⁹¹ Cf. QUINT., 2.15.37.

⁹² Cf. ST. SKIMINA, *Etat actuel des études sur le rythme de la prose grecque* I, Cracoviae 1937; Id. *Etat actuel des études sur le rythme de la prose grecque*, II, Lwów 1930; F. NOVOTNY, *Etat actuel des études sur le rythme de la prose latine*, Lwów 1929; H. CICHOCKA, *La prosa ritmica di Zosimo sullo sfondo della storiografia protobyzantina* (en presse). Pour HÖRANDNER, cf. Note 102.

⁹³ Cf. A. DU MESNIL, *Begriff der drei Kunstformen der Rede: Komma, Kolon, Periode nach der Lehre der Alten*, dans: *Zum zweihundertjährigen Jubiläum des Königlichen Friedrichs-Gymnasiums*, Frankfurt a/Oder 1894; J. ZEHETMEIER, *Die Periodenlehre des Aristoteles*, "Philologus" 1929-1930; T. ADAMIK, *Aristotle's Theory of Period*, "Philologus", 1984, 2.

⁹⁴ Cf. PS-DEMETR., *de eloc.*, X-XXIV; HERMOGENES, *de inv.*, IV. 151-158.

⁹⁵ Cf. D.L. LEHMANN, *Allgemeiner Mechanismus des Periodenbaues*, Danzig 1833; F. CHARPIN, *L'idée de phrase grammaticale et son expression en latin*, Lille, Paris 1977.

et Hermogène. Le premier a distingué trois formes de périodes: la forme rhétorique, la forme historique et la forme dialoguée⁹⁶.

La période historique se distingue sur la base de deux éléments. D'une part, la position du verbe dans le dernier cōlon de la période; de l'autre, le trait le plus général de la période concerne notamment sa "fermeture" citée ci-dessus, et sa "concision"⁹⁷.

Dans la prose historique les périodes sont formées par plusieurs cōlons: en général deux, trois ou quatre, quoiqu'il existe des formes à plus grand nombre de cōlons (jusqu'à dix ou plus) et, d'autre part, des périodes monocoliques.

Proche de la période en ce qu'il doit, lui aussi, fermer une pensée, le cōlon ne constitue toutefois pas un ensemble "fermé": sémantiquement il doit être complété. Seule exception, évidemment, reste la période monocolique, dont la distinction est nécessaire et opportune⁹⁸.

Plus tard Cicéron conseillera, dans le *Orator*, l'emploi pour la prose historique d'un type spécial de période nommé "kat' eksochen"⁹⁹. Ici encore il rapproche le style de l'histoire de celui de la prose épidéictique:

"Ergo in aliis, id est in historia et in eo quod appellamus epideiktikon, placet omnia dici Isocrates Theopompeque more illa circumscriptione ambituque, ut tamquam in orbe inclusa currat oratio, quoad insistat in singulis perfectis absolutisque sententiis".

Le comma est, en général, une forme d'exclamation qui ne possède pas de rôle significatif indépendant; il joue plutôt un rôle amplificateur.

Il n'est pas question d'examiner ici dans le détail la question fondamentale du rythme. Nous nous bornerons à quelques observations générales. Conformément aux principes de la rhétorique antique et médiévale, la prose historique, comme tout autre genre de prose, est marquée par un rythme précis. Ce rythme est défini par la structure de la clause de la période ou du cōlon, gouvernée par les normes prosodiques¹⁰⁰.

Le question du rythme est d'extrême importance car elle ouvre de nouvelles possibilités de recherche comparative. Les études conduites sur la prose grecque depuis plus d'un demi-siècle par Skimina et ses successeurs ont permis de préciser certains traits stables ou typiques des différents genres de prose, la prose historique y comprise. L'analyse des formes de rythme dans

⁹⁶ Cf. PS-DEMETR., *de eloc.*, XIX-XXI.

⁹⁷ Cf. CICHOCKA, *La prosa ritmica*, (cf. l'abrégé du même auteur: La prose rythmique de Zosime; dans: *XVI Internationaler Byzantinistenkongress. Akten*, II.3, Wien 1983, pp. 345-354).

⁹⁸ Cf. CICHOCKA, *The Construction and Function of the Monocolic Period in Zosimos' 'New History'* (en presse).

⁹⁹ Cf. CIC., *orat.*, 207.

¹⁰⁰ Cf. SKIMINA, cit.; NOVOTNY, cit.

la prose grecque et latine pourrait amener à des conclusions de grand intérêt sur les analogies (ou différences) entre le système rythmique grec et latin¹⁰¹.

Dans la prose historique l'emploi de la période avait une fonction non seulement extérieure, ornementale, elle avait aussi le but précis de signaler certains éléments fondamentaux de la structure d'une oeuvre historique. Selon l'étude de Cichocka¹⁰², ces fonctions se manifestent de manière particulièrement évidente dans la détermination

- des relations entre faits et événements,
- du résumé des événements racontés précédemment,
- l'annonce d'événements qui suivront.

Ces trois fonctions se rapportent donc à la partie fondamentale d'une oeuvre historique, c'est à dire, la *narratio*. L'analyse de la structure périodique d'un ouvrage historique permet de saisir plus facilement les intentions de l'auteur, de percevoir les inconséquences (conscientes ou inconscientes), dans le texte et, éventuellement, de percevoir aussi les informations que l'auteur désirait transmettre, dans une énonciation qui se veut plus cachée.

L'étude d'une oeuvre historique par rapport aux théories des rhéteurs nous offre la possibilité de préciser jusqu'à quel point un certain auteur essayait de se conformer aux principes décrits par ces derniers. Cela vaut aussi pour le rythme. Les résultats des travaux contemporains confirment les remarques des rhéteurs antiques qui avaient défini les périodes à deux, trois et quatre còlons comme les plus caractéristiques de la prose historique. La fréquence d'apparition de la période historique justifie sa distinction par rapport à d'autres types de périodes.

La tentative, présentée ici, de reconstruire la théorie rhétorique de l'historiographie a montré que les écrivains utilisaient, dans leur pratique créatrice, les indications des théoriciens de la rhétorique. Ils ne mettaient évidemment à profit que certains éléments de la théorie; mais la rhétorique "a laissé sans doute son empreinte sur le style de la prose historique", selon l'expression de Lavagnini.

La rhétorique n'a pas été le seul agent qui ait contribué à la solidité de certains modes stylistiques. L'établissement de modèles précis, c'est à dire l'imitation, a eu également un rôle important, comme l'avait déjà démontré le Pseude-Longinos. Sans nous aventurer dans les problèmes très complexes de la *mimesis*, nous nous bornerons à quelques considérations des rhéteurs à

¹⁰¹ Cf. CICHOCKA, *Zur Methodologie der spätgriechischen und byzantinischen Prosarhythmik* (en presse); L. FERRERO, *Rerum scriptor. Saggi sulla storiografia romana*, Trieste 1962; L. CANFORA, *Totalità e selezione nella storiografia classica*, Bari 1972; A. LA PENNA, *Aspetti del pensiero storico latino*, Torino 1978; LEEMAN, *Orationis ratio* cit.; T. JANSON, *Prose Rythm in Medieval Latin from the 9th to the 13th Century*, Stockholm 1975; aperçu de la littérature aussi dans: W. HÖRANDNER, *Die Prosarhythmus in der rhetorischen Literatur der Byzantiner*, Wien 1981, pp. 12-13.

¹⁰² Cf. CICHOCKA, *La prosa ritmica*, cit.

propos de l'*imitatio* dans le domaine de l'historiographie. Ce sont, cette fois encore, Denys et Cicéron qui offrent les indications les plus précises.

Denys définit la *mimesis* comme l'art de se référer à des modèles établis ou à des exemples (*parádeigma*)¹⁰³. Mais ici, et chez tous les deux théoriciens, il existe plus d'indications partielles, dérivant de l'analyse du style d'auteurs particuliers, qu'un exposé théorique systématique. La description des éléments qu'une oeuvre historique devrait comporter, amène Denys comme Cicéron à émettre des jugements sur les historiens qui auraient maîtrisé et appliqué au mieux ces éléments, indiquant en même temps le meilleur modèle à suivre. Il faut croire que le traité de Denys, *De imitatione*, qui ne nous est parvenu que sous la forme de fragments, contenait bien plus de remarques à ce sujet. Dans la *Lettre à Pompée*, déjà citée, on lit¹⁰⁴:

“Quant à Hérodote et Xénophon, tu voulais savoir quelle est mon opinion à leur égard et as exprimé le désir que je t'écrive quelque chose sur eux. Je l'ai déjà fait dans mes ouvrages sur l'imitation dédiés à Démétrios.

Le premier de ces ouvrages contient les remarques générales sur l'imitation, le deuxième ouvrage — sur ceux des poètes, philosophes, historiens et orateurs qu'il faut imiter. Le troisième traité, consacré à la juste manière d'imiter, n'est pas terminé”.

En suite, l'auteur du *De compositione verborum* indique non seulement les meilleurs (Hérodote, Thucydide, Xénophon, Philistos et Théopompe), mais il s'attache aussi à distinguer deux styles dans l'historiographie, dont les maîtres seraient Hérodote et Thucydide. D'autres sources indiquent Polybe, Tite-Live, Tacite et Suétone et, parmi les biographes, Plutarque et Népos, comme les historiens qui, en même temps que les maîtres ici nommés devinrent les modèles les plus répandus¹⁰⁵. Quant aux éléments spécifiques méritant d'être imités, Denys indique: 1) la manière d'organiser la narration; 2) le style (ou plutôt ses variantes); 3) les principes généraux qui gouvernent la création d'un ouvrage historique.

Cette théorie de la *mimesis* que Denys a esquissée pour l'historiographie ne se distingue pas, à vrai dire, par sa précision. A ces observations, éparses et assez vagues, rien ne semble avoir été ajouté par les époques successives, ni dans l'aire byzantine ni au Moyen Age latin.

Malgré l'existence de nombreux exemples prouvant que certains rhéteurs prêtaient beaucoup d'attention à l'analyse des oeuvres des historiens, ceux-là n'ont pas créé une théorie homogène et systématique: les efforts de Rufus ou de Nikolaos de Myra ne dépassent sans doute pas le stade de tentatives. Ce ne sera qu'à la Renaissance que les rhéteurs créeront une

¹⁰³ Cf. DION. HALIC., *de imit.*; DION. HALIC., *Ep. ad G. Pomp.*, 766 sqq; CIC., *de orat.*, II.366.

¹⁰⁴ Cf. DION. HALIC., *Ep. ad G. Pomp.*, 766-767.

¹⁰⁵ Cf. PETER, cit., p. 468; *Excerpta rhetorica*, dans: *Rhetores latini minores* cit., MANITIUS, cit., Bd.I, p. 642.

théorie organique de l'historiographie concernant aussi bien l'imitation et utilisant les 'acquis' littéraires des écoles rhétoriques classiques.

De manière générale, là où une théorie historiographique a existé dans l'Antiquité, elle a été inscrite dans le cadre global de la production scripturale et elle a été exploitée comme une théorie utile à la composition d'un texte littéraire. Cela est confirmé également par Denys d'Halicarnasse¹⁰⁶. D'autre part, l'omniprésence de la rhétorique était si forte que toute oeuvre historique était construite conformément à ses règles.

Les considérations que nous avons faites confirmeraient donc dans toute son étendue, l'opportunité, acceptée par nombre de chercheurs, d'étudier l'historiographie antique, byzantine et médiévale se référant aux règles formulées par les rhéteurs soit à l'époque contemporaine aux auteurs, soit aux époques précédentes, et cela dans la mesure où nous sommes capables de montrer la réception des idées des rhéteurs anciens dans les périodes successives. Il ne nous reste donc que répéter, d'après Wilamowitz-Möllerndorff¹⁰⁷:

L'historiographie était, en tant que genre raffiné de la prose artistique, tirée de la rhétorique.

¹⁰⁶ Cf. DION. HALIC., *de Thucyd. charact.*, 862.

¹⁰⁷ Cf. U. VON WILAMOWITZ-MÖLLERNDORFF, cit., p. 103.